

<jazz hot>

**Jimmy
Heath**

Retour de festivals (3)

Stefano Di Battista
George Robert
Kenny Garrett

L 19019 - 615 - F: 5,50 €





The journey

George Paul Robert voit le jour le 15 septembre 1960 à Pregny-Chambesey, en Suisse, de père suisse et de mère américaine. Dernier de huit enfants, il commence à 10 ans l'étude de la clarinette au Conservatoire de Genève, qu'il poursuivra pendant neuf ans. Dans les années soixante-dix, à l'âge de 14 ans, il a la possibilité de jammer avec les musiciens en tournée à Genève dans le cadre du Jazz at the Philharmonic de Norman Granz. En 1980, il part aux États-Unis étudier au Berklee College of Music, où son professeur Joseph Viola l'incite à se consacrer définitivement au saxophone. La carrière internationale de George Robert vient juste de commencer. Une carrière scellée par des dizaines de collaborations prestigieuses et des centaines de concerts aux quatre coins du monde. Homme affable et courtois, George Robert est aussi un altiste hors pair. Il nous a accordé cette interview à l'occasion d'un passage au Sunside à Paris où il était en duo avec son ami, le pianiste Kenny Barron.

Propos recueillis
par Andrea Marcelli

Quelles sont vos origines ?

Je suis suisse américain et un quart italien, de Naples, attention ! (rire) Je suis né dans une famille de musiciens et artistes. Ça commence avec mon grand-père paternel, un peintre parisien qui avait émigré en Suisse. C'est ici qu'il a rencontré ma grand-mère italienne ; voilà ma connexion avec l'Italie. Ma mère est américaine, de Chicago. Elle a grandi à l'époque des big bands des années trente, elle aimait beaucoup le jazz. A la maison on écoutait des disques tous les jours ! Je suis le dernier de huit enfants, tout le monde jouait d'un instrument chez moi. Donc, nous avons décidé de former un groupe.

Huit enfants, c'est presque un big band ! Le saxophone était-il déjà votre instrument ?

J'ai commencé avec la clarinette car tous les autres instruments étaient déjà pris par mes autres frères.

Avez-vous étudié la musique ?

J'ai étudié le classique en même temps que le jazz. J'étudiais la musique classique au conservatoire et je jouais le jazz à la maison ! Dans les années soixante-dix, j'allais voir tous les musiciens de jazz qui passaient par Genève : Clark Terry, Jimmy Woode, Sam Woodyard et beaucoup d'autres pendant leurs passages en Suisse à la suite des tournées Jazz at Philharmonic de Norman Granz. J'ai eu la possibilité de jouer avec eux dans des jam sessions. J'avais 14 ans. Ils m'ont beaucoup encouragé. A cette époque, je savais déjà que je n'aurais jamais pu vivre sans la musique. J'avais toujours ma clarinette avec moi, même en vacances, et je jouais au moins trois heures par jour, tous les jours. Je me mettais un disque et je jouais dessus.

Quand avez-vous opté pour le bec du saxophone ?

Jazz Hot : Quelle est la genèse de *Peace* ?

George Robert : Le duo *Peace* est mon quatrième album avec Kenny Barron, et c'est le premier en duo. Il a été enregistré *live* au Victoria Hall à Genève, une ancienne salle destinée à la musique de chambre avec une superbe acoustique. J'avais écrit douze compositions originales pour cette occasion, Kenny est arrivé la veille du concert, nous avons joué une seule fois les morceaux ensemble. Le lendemain du concert, nous avons décidé d'enregistrer. Le disque a fait un carton au Japon, mais il n'est pas très bien distribué en Europe.

Pourtant Kenny Barron est apprécié sur le Vieux-Continent ?

Je suis allé à la Fnac des Halles, il n'y avait pas un seul disque de Kenny Barron. Par contre, il y avait toute une rangée de nouvelles chanteuses. Aujourd'hui, c'est le jazz vocal qui marche. Vous savez, Verve aux États-Unis ne vend pas son disque, alors qu'il habite New York, et c'est un Américain...

Et c'est Kenny Barron !

En plus.

Vers 18 ans, mais c'est surtout après ma rencontre avec Joseph Viola, j'ai étudié avec lui pendant quatre ans. C'est lui qui m'a convaincu de me consacrer au saxophone.

C'était aux Etats-Unis ?

Oui, au Berkeley College of Music. J'avais déménagé aux Etats-Unis en 1980. D'abord à Boston puis à New York. A Boston, j'étais camarade de chambre avec Wallace Roney (tp). C'est grâce à lui que je suis rentré en contact avec toute une clique de musiciens noirs-américains qui n'étaient autres que Branford Marsalis, Greg Osby, Jeff Tain Watts ; ils étaient tous au Berklee College à la même époque que moi. Ils m'ont incité à aller à New York et j'y suis resté huit ans.

C'est à New York que vous avez rencontré Tom Harrell ?

Oui, lors d'une jam session en 1986. Nous avons développé une entente magique dès le premier instant. Le quintet a été une expérience unique. On faisait une tournée chaque année, plus de 125 concerts en quatre ans. Vous savez ce n'est pas toujours facile de bien s'entendre quand on passe autant de temps ensemble, mais avec Tom Harrell, il y a toujours eu une grande ouverture musicale, une grande écoute réciproque.

New York est-elle un passage obligé pour un musicien de jazz ?

Oui, surtout quand on est jeune, il y a une énergie dans cette ville qui n'existe nulle part ailleurs. Il y a des concerts incroyables tous les soirs. Le niveau est très élevé chez les musiciens ; il y a une forte envie d'expérimenter, d'intégrer d'autres styles, d'autres courants ; c'est un grand apprentissage pour un musicien et cela au-delà du fait purement musical, car New York est une ville très difficile. On grandit vite là-bas.

Et Paris ?

Paris est aussi une ville incroyable, mais quand je suis parti à New York, il n'y avait pas tout ce milieu de musiciens européens qui existe aujourd'hui. Si j'avais 20 ans aujourd'hui, peut-être choisirais-je de venir à Paris. Qui sait ? A New York, j'ai pu rencontrer et jouer avec une telle quantité de musiciens et pas seulement des musiciens américains mais aussi européens, danois, finlandais, des tas des gens...

Y a-t-il une différence entre le jazz européen et américain ?

Je crois que dans le jazz européen d'aujourd'hui, il existe une prédominance de la mélodie et de l'harmonie. Le jazz américain reste extrêmement rythmique même si par-dessus il y a énormément de complexité harmonique et mélodique. Personnellement, j'aime bien découvrir, si je suis musicien c'est pour cette raison-là. Par exemple, je joue avec Kenny, mais je fais partie aussi du quintet de Paolo Fresu et Thierry Lang : deux expériences différentes mais toutes les deux également intéressantes. Dans la vie, il faut faire ce que l'on ressent et je

"J'essaie de faire comprendre aux élèves l'importance d'être ambitieux, de prendre des risques, de voyager, de faire des rencontres."

sais que je ne pourrai jamais me cantonner à un seul style. Je sais ce que je fais aujourd'hui mais je ne sais pas ce que je ferai dans cinq ans, par exemple. C'est évident que des rencontres avec des musiciens américains comme Kenny Barron, Phil Woods ou Tom Harrell, ont été décisives pour moi. Ce qui est fantastique avec cette musique, que vous soyez leader ou sideman, peu importe, c'est que vous rencontrez des musiciens. Il se passe des choses et votre personnalité musicale ne cesse jamais de s'enrichir.

Que pensez-vous de ces jeunes musiciens que les maisons de disques transforment en band leaders du jour au lendemain ?

C'est complètement ridicule ! Mais je suis persuadé qu'un jour, les choses vont de nouveau changer car, dans le jazz, il faut avoir des choses à dire musicalement ; ça ne peut pas fonctionner simplement

parce qu'on est jeune. On laisse de côté des musiciens incroyables qui finissent par être oubliés. Si on continue comme ça, c'est la catastrophe. Je n'ai rien contre le marketing, on fait des disques et il faut les vendre. Mais il y a un manque total d'imagination sur ce qui est censé marcher ou pas. Avec le *Peace Duo*, par exemple, tous les disques en bac se vendent, c'est incroyable ! Vous savez, la musique est un moyen de communication. Il faut réussir à amener les gens dans votre musique, il faut que les gens, à la fin de la soirée, rentrent à la maison avec le sentiment d'avoir vécu une histoire. Avec ce duo, c'est fascinant de constater que, quel que soit le pays, quelle que soit la culture, c'est le même courant qui passe.

Un musicien de jazz peut-il se passer du rapport avec le public ?

Non, c'est impossible. Sur scène, c'est un bonheur incroyable. Pour le jazz, c'est dans les clubs que ça se passe. Il y a une intimité qui se dégage que vous n'aurez jamais dans une grande salle. A Ferrare, avec Kenny, nous avons donné un concert dans un club qui avait été aménagé dans une tour du XV^e siècle. C'était vraiment étonnant. Vous êtes italien, et bien, je peux vous dire que le public italien c'est le paradis ! Il est chaleureux et il y a un feeling naturel chez les gens. Si on joue une ballade par exemple, même s'ils ne connaissent pas, à la fin de la mélodie avant que le solo ne commence, ils applaudissent pour vous montrer qu'ils ont ressenti quelque chose. Pour un musicien, c'est fantastique. Et il y a toujours beaucoup de jeunes aux concerts...

Vous êtes directeur de la Swiss Jazz School de Berne. Quels sont les buts principaux que vous poursuivez ?

C'est une belle responsabilité ! Sur le plan international, nous avons un très bon niveau. Il y a de très bons musiciens et pédagogues qui y enseignent. J'essaie de faire comprendre aux élèves l'importance d'être ambitieux, de prendre des risques, de voyager, de faire des rencontres. On manque d'ambition en Suisse car on manque de confiance, et ça, c'est culturel ! Le Suisse n'apprend pas à prendre des risques, à s'exposer. Il y a une sorte de blocage psychologique à franchir les confins du pays. Nous sommes entourés de montagnes, il y a le grand voisin allemand, le grand voisin français, le grand voisin italien. Je les incite



Avec Kenny Barron © Photo X, by courtesy of George Robert